

# Arrivederci, trésor !

TITO TOPIN



Tito Topin

Arrivederci, trésor !

© Tito Topin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6296-2

Couverture : Jacques Olivar

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Un.

Ça puait grave, ils en avaient plein les naseaux, relents de peaux mal rincées, de slips sales, de laine humide, de tabac froid, de flatulences, de pieds, de moisi, de merde et de cantine. Merde et cantine, un pléonasme pour tous ceux qui ont fréquenté l'endroit. Près de trois mille l'année dernière dont une bonne moitié d'origine étrangère.

— Tout est là, grommela le greffier en posant un tiroir ouvert sur le comptoir, un plateau de bois tellement usé qu'il avait l'air d'avoir été piqué au radeau de la Méduse.

C'était un quinquagénaire qui comptait vingt ans et quelques de boîte au compteur sans avoir changé son uniforme malgré les quarante kilos de surcharge pondérale qu'il avait accumulé pendant ce temps en se tapant régulièrement double ration de polenta midi et soir. Sa peau rugueuse et crevassée, sa bouche sans lèvres, ses yeux mouillés, ses touffes de cheveux roux, tout son physique était en contradiction avec une voix fluette de petite fille impubère.

— Il y a même ton briquet, dit-il en le saisissant au milieu d'autres objets. Il marche encore, ajouta-t-il en l'actionnant, on a pris soin de tes affaires ici, c'est une bonne maison, recommande-la à tes amis s'il t'en reste.

Marcel empocha le briquet sans le regarder.

— Et mon Riot-gun ?

Les chariots à roulettes martelaient le sol de ciment, les portes métalliques claquaient dans un fracas de ferraille, ils en avaient pris l'habitude, ils n'y prêtaient aucune attention, Marcel n'avait même pas élevé la voix.

— Quoi ?

— Je vois pas mon Riot-gun, protesta Marcel le plus sérieusement du monde en tripatouillant dans le tiroir comme s'il le cherchait. Un outil tout neuf que je

m'en suis jamais servi avec six cartouches de 12. Où qu'elles sont mes cartouches ?

Marcel Dumas, né de père inconnu dans une ferme des Ponts-de-Cé, commune du Maine-et-Loire, se tenait raide sur les talons pour compenser son mètre soixante-deux, ce qui avait pour effet secondaire de faire ressortir la nature généreuse de sa bedaine sans effacer pour autant celle de ses fesses. Il était tout en rondeurs, avec des gros yeux, un gros nez qui se terminait loin devant le visage par des grosses narines, des grosses lèvres et un double menton. C'est un truand auquel il manque l'apparence, expliquait Arthur en faisant valoir qu'il lui manquait aussi l'intelligence et bien d'autres choses comme savoir sortir un breelan d'as de sa manche, par exemple. Marcel Dumas aurait pu faire un bon petit patron de bistro dans un de ces villages qu'on rencontre sur les bords de la Maine ou de la Loire, un verre de Saumur à la main, toujours à trinquer avec les clients, si un copain bien intentionné ne lui avait pas mis un fusil à pompe dans ses grosses pattes le jour de ses seize ans. Depuis, il avait estimé qu'investir dans une arme de poing était le moyen le plus sûr pour disposer des produits qui rendent la vie agréable plutôt que de quémander une carte de crédit avec obligation d'avoir du répondeur à la banque. Cela lui avait permis de ne pas se soucier de problèmes d'argent, de ne jamais avoir à remplir de déclaration de revenus jusqu'au jour où Arthur lui avait présenté Old Jack dans un rade tunisien où il avait ses habitudes. Un jour béni. C'est archaïque de se trimballer avec autant de cash sur soi, avait dit le vieux Jack en le voyant sortir une liasse de biftons pour payer les consommations, ça peut t'attirer des ennuis. C'est mon système, avait répondu Marcel en empochant la monnaie. Avec ton système, comment tu fais pour te balader à poil en thalasso ? lui avait-il demandé. Marcel Dumas n'avait jamais entendu parler de thalassothérapie mais après que Old Jack lui eut expliqué en quoi cela consistait, il se sentit l'urgente nécessité de posséder une carte de crédit, de préférence avec un autre nom que le sien pour profiter des bains d'algues et des mains de masseuses.

— Un Riot-gun, toi ? Avec ta tronche de ministre ?

Un accent marseillais à déboucher le port.

— Oh, s'il te plaît, pas d'insulte ! Est-ce que je t'ai insulté, moi ?

Un maton se pointa, deux tonnes de barbaque tatouée des épaules aux chevilles.

— T’as besoin d’un coup de main, Lulu ?

— C’est bon, lui répondit le greffier avec l’air de dire qu’il avait affaire à des petits cons sans intérêt. Signe la décharge ici, ajouta-t-il en direction de Marcel et en haussant les épaules, plutôt amusé. Fais une croix si c’est trop difficile pour toi.

— Oh, ça va, protesta Marcel...

— Et prends du soleil, tu manques de vitamine D.

C’était un bon gars Lulu le greffier, sans réelle inclination pour le métier de maton, mais faut bien croûter quand on n’a pas assez de cafetière pour faire flic, comme il avait coutume de dire avec sa petite voix aux joueurs de pétanque qu’il fréquentait le dimanche dans les allées du parc Borély, du moins les rares qui avaient assez de curiosité pour lui poser la question.

— Signe ici, dit-il à Arthur en lui tendant à son tour le document.

Arthur Castagniccia dépassait Marcel de trente centimètres et pesait vingt kilos de moins. Derrière lui, il attendait sans manifester d’impatience. Après des années de taule, il n’était pas à quelques minutes près et puis c’était un homme qui aimait cultiver son indolence, il en avait fait sa marque de fabrique. T’as un poil dans la main, lui rabâchait son père qui le traitait de cossard et de propre-à-rien à longueur de journée sans parvenir à le démoraliser car Arthur considérait depuis l’âge de douze ans qu’il valait mieux avoir un poil dans la main plutôt qu’une pelle, comme son père, fossoyeur de son état et qui s’était efforcé en vain de lui apprendre à manier l’excavateur. Il faudra toujours quelqu’un pour creuser des tombes, lui répétait-il, la mort c’est l’avenir du vivant. Mais Arthur n’en avait pas le goût, il se cherchait un destin dans la pellicule et avait réussi à décrocher une figuration dans un film de Luc Besson avant d’abandonner le métier faute de trouver des scénarios à sa mesure. Grand aux yeux bleus, l’allure dégingandée, il copiait la façon de marcher d’Henry Fonda, dépliant la jambe avec nonchalance avant chaque pas, légèrement courbé, les épaules lasses, le regard pâle, mais là s’arrêtait la ressemblance avec l’acteur américain. Le reste ressemblait à un truand de série télévisée bulgare.

Il récupéra ses affaires. Sa Breitling en acier avec cadran noir et bracelet croco qu’il avait volé à un pilote de chasse complètement pétié lors d’une démonstration au Bourget, la gourmette en or avec ses initiales que lui avait

offert sa marraine pour l'anniversaire de son premier vol de scooter, sa paire de bretelles Elvis Presley qu'on lui avait confisquée à cause des risques de pendaison et bien entendu, les lettres qu'il avait reçues pendant son séjour en prison et les papelards qu'il portait sur lui le jour du braquage, neuf ans auparavant, à deux jours près, le fameux mercredi où la cuisse gauche du lieutenant de police Germain Belhomme avait reçu un projectile de 9 mm parabellum tiré par un Walther P.38 datant de la deuxième guerre mondiale, une arme allemande à double action, de fabrication très soignée comme l'avaient noté les gars de l'Identité Judiciaire en examinant le projectile après son extraction. Il avait mordu l'os du fémur du lieutenant Belhomme, provoqué une vilaine cicatrice en forme de grosse blatte sur le haut de la cuisse, entamé le testicule gauche dans sa course, emporté le droit, et l'avait affligé d'une patte folle dont le comportement était imprévisible, le condamnant à l'usage d'une canne de marche orthopédique, le modèle Shuller avec poignée en frêne, manche en aluminium, dragonne et embout de caoutchouc noir pour amortir les chocs.

L'affaire avait pourtant bien commencé. Sans chercher à dissimuler leurs visages aux caméras de surveillance, Old Jack, Arthur et Marcel étaient entrés l'un après l'autre dans la banque où ils étaient bien connus pour avoir préalablement ouvert un compte avec de faux papiers et une belle somme d'argent, ce qui leur avait permis de se familiariser avec les lieux et de rencontrer le directeur à plusieurs reprises dans son bureau pour examiner les meilleurs moyens de faire fructifier leurs portefeuilles, en réalité pour dessiner des croquis assez précis des lieux, notamment de l'emplacement des coffres. La forme de repérage la plus intelligente qui soit. Une idée de Jack, le boss.

Ce mercredi-là justement, Jack, sous la fausse identité de monsieur Léopold Nord, une autre idée à lui, avait un rendez-vous avec le directeur de la Banque Populaire Occitane et Corse pour signer les documents d'un plan-épargne-logement qui lui assurerait l'achat d'un pavillon en riante banlieue quand sonnerait l'heure tant espérée de la retraite. Arthur et Marcel avaient pour consigne de ne pénétrer dans l'établissement bancaire qu'après avoir la certitude que Jack avait bien été introduit dans le bureau du directeur.

Le regard rivé sur la petite aiguille de sa Breitling, Arthur laissa filer huit minutes avant de donner le signal à Marcel, une simple bourrade dans le dos.

Sitôt franchi le sas, ils sortirent leurs flingues, des Riot-gun assez spectaculaires pour faire bonne figure dans un film de Quentin Tarantino.

— Tout le monde par terre et les mains sur la tête, gueula Arthur, le premier qui fait le malin, je le bute, et le deuxième du même coup !

— Le troisième aussi ! renchérit Marcel qui ne voulait pas être en reste.

— Et tant pis si on a du remords ! surenchérit Arthur d'un ton désinvolte, simplement pour avoir le dernier mot.

Des cris s'élevèrent, horripilants. Il fallut une nouvelle injonction pour qu'employés et clients se décident à s'allonger sur le carrelage, la plupart sur le ventre, quelques-uns sur le dos par crainte de sodomie, mais tous avec les mains sur le crâne.

C'est alors qu'Arthur déplaça le canon de son arme et tira dans le caisson d'un distributeur de billets, l'explosant.

Marcel l'imita, pulvérisant le sien.

Les cris redoublèrent, relayés par des sanglots, des crises de nerfs et autres manifestations de couardise.

— Vos gueules !

Les deux hommes négligèrent les billets qui voletaient dans la banque, sortirent de leurs blousons un grand sac frappé du logo d'un supermarché et y engouffrèrent les coupures sagement rangées dans les distributeurs. Tout marchait exactement comme Old Jack l'avait prévu, sur des roulettes.

— Vos gueules ! hurla Marcel à nouveau.

Il avait aboyé uniquement pour se rassurer puisque personne ne l'ouvrait.

Les cris avaient cessé depuis quelques minutes. Aussi bien les employés que les clients avaient compris que les malfrats ne s'en prendraient pas à eux s'ils se tenaient peinarads, couchés par terre avec les mains sur la tête et les couilles dans les chaussettes pour ce qui concernait la gente mâle, les femmes ne disposant ni des unes ni des autres.

Les distributeurs vidés, Arthur sauta nonchalamment par-dessus le comptoir, jambes en ciseaux, tandis que Marcel le contournait après une vaine tentative pour l'imiter et tous deux allèrent d'un guichet à l'autre, ramassant tout l'argent qui se trouvait dans les tiroirs.

— On ne bouge pas ! intima Arthur à un caissier souffrant de tendinite à l'épaule et qui venait de changer son bras de position.

— On ne bouge pas ! répéta Marcel en s'efforçant de calculer mentalement ce que son sac pouvait contenir. Cinq cent mille francs ? Huit cent mille ? Au-dessus de dix euros, il était obligé de traduire en anciens francs pour ne pas se perdre dans les chiffres.

Ce que Old Jack, bien que le plus expérimenté des trois, ne pouvait pas savoir malgré le repérage consciencieux qui avait précédé leur action, c'est que les caméras disposées dans les angles n'étaient pas destinées à être visionnées *a posteriori*, mais étaient reliées en temps réel à un service extérieur à la banque.

L'homme chargé ce mercredi-là de la surveillance, un clandestin malien en instance de régulation de séjour, lança l'alerte dans sa langue natale, le bambara. Par chance, elle parvint aux oreilles d'un gardien malinké coutumier des langues apparentées telles que le dioula et le mandinka et qui la traduisit rapidement à un agent du RAID, l'unité d'intervention de la police nationale conçue en octobre 1985 par le commissaire Broussard et dirigée provisoirement par le lieutenant de police Germain Belhomme en l'absence de son supérieur, opéré en urgence d'une crise aiguë d'hémorroïdes externes à l'hôpital Sainte-Marguerite, sur le boulevard du même nom.

Avant la blessure qui devait le handicaper à vie, Germain Belhomme était un bel homme énergique au menton volontaire, pragmatique, formé à l'action, qui savait mener une attaque de front mais ne voulait pas entendre parler de stratégie ou de négociation qu'il tenait pour des faiblesses. Sitôt l'alerte traduite, il fonça. Au lieu d'encercler les malfaiteurs et d'obtenir leur reddition par la persuasion et les fausses promesses, il lança un ordre bref et fit irruption dans la banque à la tête de ses hommes au nombre de cinq.

La surprise fut totale.

Alors qu'ils étaient sur le point de sortir, Arthur et Marcel jetèrent leurs armes en levant les bras très haut vers le plafond comme si celui-ci menaçait soudain de leur tomber dessus.

— Ils ont failli nous tuer, glapit une cliente en se relevant et en enfonçant la pointe de son parapluie dans la poitrine de Marcel.

— Écartez-vous, s'écria le gardien de la paix Quattrocchi occupé à agrémenter

les poignées des deux malfrats de menottes chromées.

— Ce n'est pas vrai, protesta Arthur, mon ami et moi-même sommes pacifiques et nous répugnons à l'usage des armes.

— Poil aux gendarmes, dit le gardien Quattrocchi qui avait la répartie facile et le regard noir propre aux habitants de Sartène dont il était le produit de cinq générations, toutes ayant servi dans la maréchaussée à l'exception de la quatrième qui avait opté pour la douane.

— Oui, nous répugnons, nous sommes humains, précisa Marcel.

Arthur approuva d'un hochement de tête. Parvenu à l'âge mûr de cinquante et un balais, il voulait confirmer par là qu'il n'avait pas de sang sur les mains, en tout cas pas de sang humain si on exceptait un coup de couteau sans gravité dans le gras d'un flic alors qu'il n'avait que dix-huit ans mais il n'était pas certain que les flics fassent partie du genre humain, la preuve était qu'à l'époque, on ne les appelait ni flics ni keufs mais poulets, ce qui pouvait prêter à confusion comme l'avait si bien spécifié son avocat dans sa plaidoirie.

— On n'en voulait qu'au pognon, dit-il, on n'est pas du genre à faire mal à une mouche.

Aucun sévice n'ayant été exercé contre les personnes, ni coups de pied dans les côtes, ni même insultes, l'humeur restait bon enfant au point que Marcel désigna son sac d'un lancer de menton en s'adressant au gardien Quattrocchi :

— Vous pouvez compter, on vous rend la totalité du fric, poil au flic.

Et de s'esclaffer avant qu'un coup de matraque de Germain Belhomme confirme le manque d'humour qui caractérise ce lieutenant en particulier et la police en général.

\*

Dans le bureau du directeur de la banque, Jack, en bon professionnel, avait évalué la situation dès qu'il avait entendu les aboiements poussés par les policiers du RAID lors de leur irruption.